

1865.

chal Bazaine<sup>(1)</sup>, le décret du 3 octobre n'avait pas en vue les chefs honorables du parti libéral; il se proposait la répression du brigandage qui, sous le drapeau politique, avait pris d'effrayantes proportions. Plutôt que de faire une nouvelle loi sur laquelle la malveillance et l'hostilité des partis ont eu tant de prises, il aurait mieux valu appliquer purement et simplement, mais d'une manière ferme et équitable, les décrets déjà rendus, en 1863, par le maréchal Forey sur l'organisation et la juridiction des cours martiales; au lieu de faire un crime à l'empereur Maximilien des dispositions du décret du 3 octobre, on aurait pu, avec beaucoup plus de raison, lui reprocher d'avoir trop souvent, par excès de bonté, adouci la sévérité des peines prononcées par les tribunaux militaires. S'il n'avait pas craint d'indisposer l'armée française, il eût étendu sa clémence sur le plus grand nombre des gens condamnés par les cours martiales<sup>(2)</sup>. Enfin, si le décret du 3 octobre avait besoin d'être justifié, il suffirait de citer le texte même de la circulaire datée du même jour et envoyée aux préfets par le ministre de l'intérieur :

« Le gouvernement de S. M. suit une marche libérale; il tolère toutes les opinions, respecte tous les droits; d'après cela vous comprendrez que les considérations de parti ne doivent être d'aucun poids dans vos actes qui, de cette manière seulement, seront conformes à l'esprit de la loi promulguée à la date de ce jour.

Riva-Palacio particulièrement, dont le père siégeait au Conseil d'Etat et fut plus tard, à Queretaro, un des défenseurs de l'Empereur.

Le décret du 3 octobre a été un des principaux chefs d'accusation portés contre l'empereur Maximilien; mais il fallait l'injustice des passions politiques et la mauvaise foi pour lui reprocher d'avoir été cruel un seul jour; les journaux libéraux eux-mêmes ne s'étaient-ils pas moqués de sa clémence et de son horreur de la guerre, en disant qu'une goutte de sang le faisait évanouir?

(1) Le maréchal au ministre, 9 octobre.

(2) L'Empereur voulait même gracier Romero, chargé de plusieurs crimes de droit commun.

1865.

« Les bandes armées, qui saccagent les centres de populations, enlèvent les habitants, incendient, assassinent, et volent, n'ont pas de drapeau; et si elles en arborent un, dans le but de couvrir leurs crimes, la dignité humaine et l'honneur du pays exigent qu'il soit arraché de leurs mains.

« Le gouvernement espère que les chefs honorables qui, par suite d'un déplorable aveuglement, conservent une attitude hostile de nature à encourager les criminels, finiront par comprendre, suivant les dispositions de la loi, que la cause, qui ne peut plus être dignement défendue, est en dehors du droit de la guerre, qu'il n'est jamais permis d'armer le brigandage contre la société, et que les principes libéraux et de progrès réel qui, solidement établis, ouvriront à notre pays une ère de prospérité, ne doivent pas être sacrifiés à des questions d'intérêt personnel et de simple forme de gouvernement<sup>(1)</sup>. »

La préoccupation constante de l'empereur Maximilien, comme le prouvent le préambule de sa proclamation et la circulaire du ministre de l'intérieur, était de rallier les dissidents libéraux, Juarez lui-même s'il était possible. Vivant d'illusions, il ne désespérait pas d'arriver à ce résultat, et penchait de plus en plus vers le parti que l'intervention française avait combattu au Mexique, tandis qu'il délaissait, au contraire, ses premiers et plus fidèles partisans. Les hommes, dont l'empereur Maximilien recherchait l'appui et dont il s'entourait le plus volontiers dans ses conseils, étaient ceux qui, ne pouvant souffrir la tutelle française, auraient à tout prix voulu chasser l'étranger de leur pays. Naturellement le quartier général n'approuvait pas cette tendance politique, les journaux, qui recevaient ses inspirations, critiquèrent l'hommage rendu à Juarez par ces termes de la proclamation impériale : « *La cause soutenue avec tant de courage et de constance par D. Benito Juarez.* » Leurs observations provoquèrent un vif mécontentement et leur atti-

(1) D'après une traduction.

1865.

rèrent les sévérités de l'administration mexicaine; *l'Ère nouvelle* reçut un avertissement. La docilité, avec laquelle les ministres avaient contresigné le décret du 3 octobre, docilité dont l'Empereur lui-même s'était étonné, faisait supposer au maréchal qu'ils pourraient bien avoir une arrière-pensée et, en échange de leur complaisance, chercher à obtenir de l'Empereur quelque mesure hostile à la France. On prétendait même que les libéraux promettaient de se rallier à l'Empire, si l'on renvoyait l'armée française. Le maréchal rapporta ces bruits au gouvernement français; cependant ils ne paraissent pas avoir été vraiment sérieux <sup>(1)</sup>. En effet Juarez, au lieu de quitter le territoire mexicain, comme on le supposait, envoyait de Paso del Norte aux différents agents de son gouvernement la note suivante, signée par son ministre Lerdo de Tejada :

Paso del Norte, 15 août 1865.

« Ayant quitté la ville de Chihuahua le 5 courant, le président de la république est arrivé à Paso del Norte hier; il a ordonné que le siège du gouvernement y serait établi pour le présent.

« Ici, comme sur tout autre point de la République où les circonstances pourront rendre convenable que le siège du gouvernement soit établi, le citoyen président fera tout son possible pour remplir son devoir avec courage et constance; il répondra ainsi aux vœux du peuple mexicain, qui ne cessera jamais de lutter partout contre l'envahisseur, et finira infailliblement par triompher dans la défense de son indépendance et des institutions républicaines. »

« Indépendance et Liberté. »

Le général Brincourt avait obtenu de bons résultats dans l'État de Chihuahua; les Indiens de cette province se montrèrent sympathiques à l'empire; ils se prononcèrent en sa faveur du côté de Concepcion et s'armèrent

<sup>(1)</sup> Le maréchal au ministre, 9 octobre.

1865.

pour résister aux forces libérales. Ojinaja, gouverneur militaire du pays pour Juarez, fut tué dans un combat contre eux et ses troupes se débandèrent. Bien que les ordres du maréchal fussent formels, le général Brincourt trouvait que l'abandon de Chihuahua serait si impolitique qu'il retarda, autant qu'il le put, le moment de rétrograder et sollicita de nouvelles instructions. Il suffisait, disait-il, d'un millier d'hommes pour conserver à l'Empire tout un immense territoire, en interdisant l'accès aux juaristes, et amener ainsi la ruine totale de leur parti; mais le maréchal se montrait toujours inquiet de la possibilité d'une collision avec les États-Unis, plus inquiet peut-être qu'il ne l'était en réalité et que la situation ne le comportait; ses ordres furent maintenus. On a voulu voir, dans cette évacuation fort intempestive, une preuve des mauvaises dispositions du maréchal à l'égard de l'empereur Maximilien, et du médiocre intérêt que lui inspirait la consolidation de sa couronne. Cependant, peu après, cédant aux instances de l'Empereur, il consentit à laisser provisoirement une garnison française à Chihuahua; un contre-ordre ne pouvant arriver à temps pour arrêter le général Brincourt, une nouvelle colonne fut dirigée de Durango vers le nord, sous le commandement de M. le chef d'escadron d'état-major Billot <sup>(1)</sup>.

Le général Brincourt avait, bien à regret, quitté Chihuahua le 29 octobre; le 20 novembre suivant, Juarez y revenait avec une centaine de ses partisans, mais il devait y rester seulement quelques jours. Sa politique n'était pas de concentrer autour de lui les forces militaires du parti libéral; il cherchait, au contraire, à grossir les

<sup>(1)</sup> Elle se composait d'un bataillon du 7<sup>e</sup> de ligne, de deux pelotons de cavalerie et d'une section d'artillerie; ensemble: 500 hommes environ.

1865.

troupes qui opéraient dans le Tamaulipas sous Escobedo, dans le Sinaloa et la Sonora avec Patoni <sup>(1)</sup>, afin de diviser les efforts des Français et les empêcher de ruiner d'un seul coup les espérances des républicains en anéantissant toute l'armée libérale dans une campagne heureuse. Quant à lui, il se contentait d'une petite escorte, et ne mettait aucun amour-propre à reculer de village en village ; lorsque la deuxième colonne expéditionnaire du nord, venant de Durango, s'approcha de Chihuahua, il en repartit simplement (9 décembre) et retourna au Paso del Norte attendre, avec la patience inépuisable des hommes de sa race, des circonstances plus favorables. Sa petite armée, sous les ordres de D. Luis Terrazas, représentée alors par quatre cents fantassins, une centaine de cavaliers, et six canons, se retira également. Chihuahua fut réoccupé sans coup férir, le 11 décembre.

Cependant la désunion s'était glissée parmi les adhérents de Juárez ; il était arrivé au terme de ses pouvoirs depuis le 30 novembre 1865 ; mais, de sa propre autorité, par un décret du 8 novembre, il les avait prorogés jusqu'à la fin de la guerre, et avait destitué le général Ortega qui, d'après la constitution et en qualité de président de la Cour suprême, aurait dû exercer l'autorité présidentielle jusqu'aux nouvelles élections. Le général Ortega s'était rendu aux États-Unis sans autorisation. Juárez saisit ce prétexte pour se débarrasser d'un compétiteur gênant. Sa conduite fut désapprouvée par plusieurs membres influents du parti libéral, Don Manuel Ruiz entre autres, membre de la Cour suprême et suppléant légal du président de cette cour. M. Ruiz se présenta au commandant Billot à Rio Florido, le 1<sup>er</sup> dé-

(1) Lettre de Juárez à D. Jesus Teran, Paso del Norte, 17 août.

1865.

cembre, et déclara rentrer dans la vie privée. La veille, il avait publié au Parral une protestation, longuement motivée, contre la violation des principes fondamentaux de la constitution dont Juárez s'était rendu coupable. La notoriété, dont jouissait D. Manuel Ruiz, et la place qu'il occupait dans le parti libéral, donnaient à ce manifeste une importance toute particulière ; ces incidents paraissaient devoir favoriser les efforts tentés par l'empereur Maximilien pour rallier les hommes politiques encore attachés au régime républicain. Si Juárez eût, en cette occasion, montré quelque défaillance, peut-être la république mexicaine eût-elle sombrée ; il ne serait resté que des chefs de bande n'ayant aucune cohésion, sans mandat d'aucune sorte, capables tout au plus d'entretenir l'anarchie et la guerre civile ; l'Empire se serait fortifié de tout ce que le parti opposé aurait perdu. La protestation de Manuel Ruiz et celle qui fut publiée quelque temps après par le général Ortega, n'empêchèrent pas Juárez de rester toujours la véritable personnification de la résistance à l'intervention française et à l'Empire ; il continua d'être reconnu comme président de la république par la grande majorité des chefs libéraux. Ortega ne rallia qu'un très-petit nombre de partisans.

Malgré les intentions bien formulées par Juárez de n'accepter aucun compromis avec l'Empire, et les gages certains donnés à cette politique par sa conduite même, l'empereur Maximilien poursuivait toujours son rêve d'alliance avec le parti libéral. Un de ses amis, le baron de Pont, était en relations avec D. Jesus Teran, ancien secrétaire de Juárez et son agent confidentiel en Europe ; par l'intermédiaire de ces deux personnes, des lettres de Juárez écrites à D. Jesus Teran parvenaient à l'empereur Maximilien et, très-probablement aussi, les lettres de l'Em-

1865.

pereur au baron de Pont étaient communiquées à Juarez. Or voici les révélations curieuses que contient une des lettres de l'Empereur, datée du 8 décembre 1865<sup>(1)</sup>.

« Teran est un vrai patriote comme son maître, il avait les meilleures intentions pour son pays ; s'il est bien informé, il doit savoir que, dans toutes les discussions, je défends son maître et que je reconnais toujours combien, en beaucoup de choses, il a été utile au Mexique ; mais il lui arrive, comme à notre bon vieux Gutierrez, ce qui arrive à tous, il exagère, et les souvenirs de la réalité s'effacent.....

« La question du moment et du prochain avenir est d'organiser le pays d'une manière réfléchie et patiente. Cette tâche n'admet ni miracles, ni transitions subites, et je cherche à éviter l'unique erreur de mon prédécesseur Juarez qui, dans le court espace de sa présidence, voulut tout briser, tout réformer.

« La seule chose à laquelle on peut prétendre, c'est un développement organique et une conviction réfléchie ; il faut laisser de côté tous les coups brillants, ils sont permis en Europe où l'on a affaire à des esprits blasés, ici tout est vigueur et jeunesse . . . .

(1) Le baron de Pont avait communiqué à l'empereur Maximilien une lettre de D. Jesus Teran dans laquelle, entre autres choses, on lisait :

Berne, 17 septembre 1865.

« Je crois, monsieur le baron, que le moment est venu, pour l'empereur du Mexique, de réfléchir sérieusement sur sa position et de prendre une résolution définitive avant que les affaires ne se compliquent, parce qu'alors il sera emporté par la force des événements, et que sa conduite ne dépendra plus de sa volonté.....

« Si mes anciennes relations avec Don B. Juarez, et les personnes qui composent son cabinet me permettent de lui être de quelque utilité, je suis disposé à faire ce qui dépendra de moi pour le dégager honorablement de sa position, certain que j'éviterai ainsi à ma patrie de nouvelles épreuves. Je travaillerai à amener Don B. Juarez à conclure un arrangement honorable pour l'un et pour l'autre..... A la place de l'empereur, je commencerais par décréter une suspension d'hostilités avec le gouvernement constitutionnel.

« Afin de conclure un traité aussi avantageux que possible, et usant des facultés qu'accorde le traité de Miramar, je renverrais l'armée française ..... puis je ferais connaître ma résolution de me retirer.

1865.

« Je crois trouver dans les lettres de Teran une diplomatie profonde et réelle ; je désire beaucoup m'entendre avec Juarez, mais tout d'abord, il doit reconnaître la décision de la majorité effective de la nation qui veut la tranquillité, la paix, et la prospérité, et il faut qu'il se décide à collaborer avec son énergie inébranlable et son intelligence reconnue à l'œuvre difficile que j'ai entreprise. Si, comme je le crois, il envisage réellement le bonheur du Mexique, il doit bien comprendre qu'aucun Mexicain n'aime autant que moi le pays et son progrès, et que j'y travaille avec toute sincérité et avec les meilleures intentions ; qu'il vienne pour m'aider sincèrement et loyalement, et il sera reçu à bras ouverts comme tout bon Mexicain..... Vous pouvez remercier Teran, en mon nom, de ses bonnes paroles ; vous lui direz que je suis prêt à recevoir Juarez dans mon conseil et parmi mes amis, mais que, pour le moment, j'ai à défendre ce qui est au-dessus de ma vanité et de mon bien-être individuels, l'indépendance d'un beau pays et d'un peuple de huit millions d'âmes, tâche digne d'un prince de ma famille<sup>(1)</sup>. »

Nous avons dit qu'au moment même où le général Brincourt marchait sur Chihuahua, les troupes françaises pénétraient également dans l'intérieur de la Sonora. La garnison débarquée à Guaymas, le 29 mars précédent, était trop faible pour sortir de la place, mais à la fin du mois de mai, elle avait reçu des renforts qui lui permirent de rompre le blocus de l'ennemi. Les forces libérales, commandées par Pesquiera, comptaient deux mille cinq cents hommes et dix canons ; elles étaient campées à la Pasion au pied des montagnes, à huit lieues de Guaymas. Le 22 mai, le colonel Garnier, après avoir forcé les avant-postes ennemis du Cavallo à se replier, essaya de surprendre le camp de Pesquiera par une marche de nuit ; l'escadron de chasseurs, qui formait l'avant garde, s'avança trop

Opérations  
militaires en  
Sonora.

(1) D'après le texte publié par l'abbé Domenech, *Juarez et Maximilien*, Paris, 1868.

loin du gros de la colonne; il tomba sur le campement des libéraux, y sema le désordre, mais donna l'éveil à l'ennemi, qui put battre en retraite et se mettre hors de portée avant l'arrivée de l'infanterie française. Pesquiera se retira sur Hermosillo, la ville la plus importante de la contrée, à trente-sept lieues de Guaymas; le colonel Garnier revint à Guaymas.

La province de Sonora compte environ cent vingt mille habitants dont la moitié de race indienne; cette population est éparpillée sur une grande étendue de pays, en partie aride, et dont la richesse minérale paraît être de beaucoup au-dessous des narrations exagérées qui en ont été faites. Le nord de cette contrée est fréquemment dévasté par les Indiens Apaches; depuis la suppression des présidios espagnols, la plupart des haciendas et des villages sont détruits, le pays est ruiné.

Les tribus indiennes, fixées en Sonora, et dont la plupart sont converties au christianisme depuis les premiers temps de la conquête, sont les seuls adversaires qui puissent être opposés aux Indiens sauvages. Les plus considérables de ces tribus sont celles des *Pimas* (quinze mille individus environ) établis dans les districts du Nord-Ouest; les *Papayos*, tribu guerrière non convertie qui habite près de la frontière (huit à dix mille individus); les *Opatas* (trente-cinq mille environ) établis dans les districts d'Urès, d'Arispe, d'Opozura, de Sahuaripa; Tanori, leur chef, vint à Guaymas offrir au colonel Garnier un concours qui fut très-utile dans plus d'une circonstance; enfin les *Yaquis* et les *Mayas* qui vivent dans les vallées des Rios Yaqui et Maya, où ils s'adonnent à l'agriculture et à l'industrie minière. Ils sont au nombre d'environ trente mille. Sous

l'influence de quelques hommes dévoués aux nouvelles institutions, ces tribus se montrèrent favorables aux Français et chassèrent les libéraux de leurs villages <sup>(1)</sup>.

Ces bonnes dispositions déterminèrent le maréchal à faire pénétrer des troupes françaises dans le cœur du pays. Parti de Guaymas, le 23 juillet 1865, avec cinq cent cinquante hommes, le colonel Garnier entra sans coup férir à Hermosillo, le 29 du même mois. Pesquiera, continuellement harcelé par les Indiens qui lui enlevèrent quatre canons, se replia sur Urès, puis sur Arispe. Un pronunciamiento en faveur de l'Empire ayant eu lieu à Urès, le colonel Garnier s'y rendit et occupa la ville le 15 août, jour même où le général Brincourt entra à Chihuahua.

Les contingents alliés furent bientôt maîtres d'El Altar, d'Opozura, puis de Magdalena, de Sahuaripa et d'Arispe. Toute la province, à l'exception d'Alamos, reconnut l'autorité impériale et, peu après, les Indiens occupèrent ce dernier point, à la suite d'un combat où le chef libéral Rosales fut tué avec une centaine des siens. Mais, par suite des nouvelles combinaisons arrêtées par le maréchal, en vue de la possibilité d'une agression des Etats-Unis, un seul régiment, le 62<sup>e</sup> de ligne, devait être laissé dans les deux provinces de Sonora et de Sinaloa; le 51<sup>e</sup> de ligne fut donc rappelé à Mazatlan et renvoyé à Durango. Le bataillon du 62<sup>e</sup>, qui le remplaça en Sonora, eut l'ordre de borner son occupation au port de Guaymas; les autres points furent confiés aux contingents indiens.

A l'autre bataillon du 62<sup>e</sup>, incombait la lourde tâche de

(1) Les Indiens délivrèrent la plupart des prisonniers français du combat de San Pedro, qui se trouvaient à Opozura; ils ramenèrent à Guaymas six officiers, trente-trois marins, vingt-trois ralleurs. La colonne du général Brincourt en recueillit quelques autres dans sa marche vers Chihuahua.

1865.

garder l'Etat de Sinaloa ; nous dirons plus loin quelles difficultés il eut à vaincre. Son effectif ne lui permettant pas de dominer le pays, Corona y revint avec ses bandes, brûla la Noria pour punir ce village des sympathies témoignées aux Français, et, bientôt, les troupes laissées dans le Sinaloa se trouvèrent restreintes à un étroit rayon autour de Mazatlan. Du reste l'insuffisance du corps expéditionnaire se manifestait sur tous les points.

Comme le maréchal concentrait ses troupes, dont la trop grande dissémination pouvait avoir des inconvénients, il devenait souvent impossible aux autorités impériales de se maintenir sans leur appui.

Opérations  
dans  
le Tamaulipas.

Dans le Nord-Est, il ne resta de garnison française qu'à Monterey et à Matehuala ; la division Mejia, qui comptait seulement 3,500 hommes, ne pouvait suffire à garder d'une manière efficace l'immense territoire compris entre Matamoros, Tampico et Monterey. Pour protéger les communications entre cette dernière ville et Matamoros, la contre-guérilla avait été placée à Cadeireita ; un convoi de commerce envoyé de Matamoros, sous l'escorte de huit cents hommes de troupes mexicaines, réussit à passer ; mais à son retour, ce détachement perdit deux cent cinquante hommes dans un combat malheureux et fut obligé de revenir sur ses pas. Cortina isola complètement Matamoros et interdit toute communication avec la ville ; aucune marchandise n'entrait ni ne sortait sans sa permission et sans lui payer des droits. C'était à lui que les voyageurs s'adressaient pour obtenir des passe-ports (1).

Au sud de Monterey, les guérillas libérales coupaient

(1) Le maréchal au ministre, 9 septembre.

1865.

également les routes et menaçaient Matehuala ; il fut nécessaire d'envoyer dans cette place un bataillon de renfort. Les bandes ennemies s'étaient alors rabattues vers le Sud par les grandes haciendas de Solis et de Peotillos ; des colonnes légères sorties de San Luis Potosi et de Queretaro les atteignirent plusieurs fois, les forcèrent d'abandonner les districts de Santa Maria del Rio et de Rio Verde, et les obligèrent à se replier sur Tula de Tamaulipas, dont elles s'étaient emparées depuis le commencement du mois de juin. Le maréchal voulut les déloger également de cette position afin de rouvrir la route entre San Luis et la mer. Déjà, le 16 juin, le bataillon d'infanterie légère d'Afrique (commandant Chopin) avait été débarqué à Tampico. Il devait y laisser ses impedimenta et s'avancer rapidement vers l'intérieur, afin de combiner ses mouvements avec les petites colonnes qui sortaient alors de Matehuala, de San Luis et de Queretaro. Contrairement à ces prescriptions, ce bataillon emmena ses bagages à Tancasnequi ; le manque absolu de moyens de transport et les pluies torrentielles, qui inondaient le pays, le mirent dans l'impossibilité de se mouvoir. Le maréchal avait l'intention d'employer dans le Tamaulipas le bataillon du régiment étranger qui se trouvait alors à Matamoros ; il le fit transporter à Tampico sur les bâtiments de l'escadre (19 juillet) ; mais cette troupe était dans un tel état d'épuisement (sur un effectif de 500 hommes au départ de Vera-Cruz, il ne restait que 257 hommes valides), qu'il fallut renoncer à cette combinaison et la ramener à Vera-Cruz. Le bataillon d'Afrique fut également très-éprouvé par les maladies, et ne se trouva plus en état de présenter en ligne un nombre suffisant de combattants pour affronter les guérillas ennemies ; un bataillon du 3<sup>e</sup> zouaves (commandant Delloye) dut lui conduire de Matehuala à Tancasne qui